

Pompée Barigoul, parisien de Paris, fils du célèbre Marius Barigoul, une des gloires de Marseille, ne se connaissait point d'égal parmi les bienfaiteurs de l'humanité qui couraient le monde, à la recherche de malades à guérir. Il n'avait pas le moindre diplôme en poche, mais aucun de ses rivaux n'arrachait les dents avec plus de dextérité, et son élixir incomparable, l'*Alkermès de Sibérie*, panacée universelle, supprimait toutes les infirmités humaines, prolongeait la vie, déceplait les facultés de l'intelligence.

Jeune encore, il se déguisait en vieillard : un diadème de pierreries fausse étincelait sur les cheveux blancs de sa perruque ébouriffée ; sur sa tunique de satin rouge, chamarrée de cannetilles, de paillettes et de passementeries, retombait un triple rang de perles qu'une reine eut enviées. Ses mains crochues sortaient d'un flot de dentelles. Son baudrier et son glaive de consul romain étaient constellés de rubis et de saphyrs qu'il avait payés au moins dix louis chez un costumier du boulevard du Crime. Juché sur une estrade, entre un nègre habillé de jaune, chargé de verroteries, qui battait la grosse caisse à coup redoublés, et un pitre vêtu de la souquenille, de la collerette à tuyaux et du chapeau pointu des médecins de Molière, le charlatan débitait son bouiment ordinaire avec le pur accent du faubourg Saint-Marcel, égayé de quelques assonances provençales :

— Oui, mesdames et messieurs, crant-il en dessinant des gestes emphatiques, oui, mon élixir célestial, mon *Alkermès de Sibérie*, est la neuvième merveille du monde !... Il fallut cent treize ans de recherches à l'illustre auteur de mes jours pour en découvrir la formule, au fin fond des grands deserts de la Chine. L'empereur de ce pays, fils du ciel, neveu de la lune et cousin germain du soleil, voulait acheter la recette au prix de mille fois le poids d'un homme en pièces d'or !... Mais c'est au soulagement de l'humanité souffrante, que ce génie prodigieux, le tout puissant Marius Barigoul — auquel toutes les villes de l'univers dresseront un jour des statues, — a consacré le précieux résultat de ses veilles... C'est au peuple, — au peuple seul ! — qu'il a fait ce cadeau sans pareil. L'*Alkermès de Sibérie* guérit toutes les maladies qui proviennent de la décomposition du sang. — J'ai les certificats de deux rois, de trois archiducs, de cent princes, évêques, marquis, généraux, — et de monsieur le maire de Jouet-sur-Gartempe (Indre), — que je pourrais exhiber à l'honorable société !

Il déroula une pancarte où l'on

voyait la figure grossièrement enluminée d'un jeune garçon contrefait, ayant la tête complètement retournée, la nuque au-dessus de la poitrine, le visage entre les épaules :

— Mesdames et messieurs, savez-vous ce que c'est que les cons-tordus ? poursuivit Pompée Barigoul, avec sa façon méridionale. Dans une vallée de Savoie, à quelques lieues d'ici, au village de Brens, il existe une famille, affligée de cette déplorable infirmité d'avoir la figure sans devant derrière : ce sont les cons-tordus. Ils descendent de Jean Burgnard qui au temps des guerres de religion, — bien des années avant que l'ogre de Corse devint le grand Napoléon (ici l'orateur fit la révérence) — mit une corde au coup d'une image de la sainte Vierge, et la traîna sur les rochers de la montagne, en criant : " Viens après moi, moricaude ! " Or la mère de Dieu fit un miracle pour punir cet impie, et comme il avait la tête tournée pour cracher sur la statue, jamais il ne put la retourner, et tous ses hoirs, comme lui, eurent le visage placé à rebours.

Le marseillais s'interrompit un moment, en vertu de quoi le nègre crut devoir exécuter une ritournelle sur l'énorme tambour, tandis que le médecin de Mollière agitait une clochette à la volée.

Pompée Barigoul, enflant la voix, le regard inspiré, les bras levés au ciel, reprit ensuite d'un ton solennel :

— Eh bien ! mes respectables amis, car je n'ai autour de moi que des amis, — j'ai obtenu la grâce de cette famille infortunée !... Je pris sur mes genoux le plus jeune des enfants de Burgnard (Epiménide), âgé de sept ans... je frictionnai son cou avec mon élixir célestial... En moins d'une minute le miracle s'opéra... Et maintenant, chaque jour, tous les Burgnard, vieux et jeunes, hommes et femmes : Epiménide, Pothin, Théodosie, Gauburge, Philomène, Maxime, Paucrace et Colombin, usent un flacon de ce divin élixir, auxquels ils devront certainement leur guérison...

Allez la musique !

La foule écoutait avec un pieux recueillement ces discours étranges. On eut dit que le comte jouait un rôle : il mentait sans conviction, car sa vulgarité n'était qu'apparente, et son emphase ridicule déguisait mal une ironie amère.

Le comte Lancelot de Peyl, — ainsi nommait-on le personnage qui faisait au charlatant l'honneur de l'écouter, confondu parmi les paysans, et qui mordait parfois avec rage l'agate d'argent sortie de sa cravache, — considérait Barigoul avec une attention soutenue.

— Non !... murmura-t-il en fronçant les sourcils, ce n'est pas là celui qu'il me faut. Cet homme est las de sa vie errante, assurément, et n'est pas de ces gens à scrupules... Mais ce serait un complice dangereux.

Toutes les mains se tendaient vers l'estrade.

Pompée, le nègre et le pitre distribuaient de tous côtés des multitudes de fioles, en cristal épais, pleine d'un liquide verdâtre, bouchées à l'éméri, ornées d'une profusion d'étiquettes dorées :

— A vingt sous le flacon !... à vingt sous !

C'était à qui en aurait un ; en un moment la cassette qui servait de pharmacie à Barigoul fut vide.

Il ne restait qu'un flacon, il le mit aux enchères, et s'écria, non sans hésitation :

— Le dernier, mesdames et messieurs !... le dernier !... A un écu !

— Vingt frans ! dit M. de Peyl en souriant.

— Quarante ! intercala une voix moqueuse.

Le gentilhomme regarda celui qui venait de parler, et le salua :

— Vous m'avez sur moi, seigneur Alvarez ? lui dit-il d'un ton léger...

— Comme vous voyez mon cher comte !

— Eh bien ! je veux d'un seul coup remporter la victoire : Cinq louis !

— Adjugé ! riposta Barigoul, enchanté de l'aubaine.

Il tendit le flacon à M. de Peyl, qui lui jeta sa bourse, et qui s'éloigna aussitôt avec don Pio Alvarez, riche palermitain qui appartenait à la petite colonie des baigneurs d'Amphion, où il avait passé la saison avec sa jeune femme et leur fils.

— Vous avez payé fort cher cet méchante drogue, dit Alvarez à M. de Peyl, qui examinait curieusement l'élixir. Avez-vous envie de faire des expériences avec cela ?

— Non, répondit le comte, j'ai simplement voulu récompenser la faconde de cet empirique : il m'intéresse, comme toutes les natures perverses...

— Toujours sceptique ?

— Hé ! trouvez mieux pour avoir l'âme tranquille !... Ce qui m'ennuie, c'est que me voici obligé de rentrer chez moi, j'ai donné ma bourse...

— N'ai-je pas la mienne ? prenez donc, mon cher comte.

Alvarez offrit à M. de Peyl une bourse de soie rouge dont les coulants étaient d'argent niellé, et les glands de perles fines.

Le comte la prit et la glissa dans sa poche en disant :

— Fort jolie ! Demain, je vous rendrai contenant et contenu, seigneur